Enjeux épistémologiques de la théorie du praxème

Abdou Elimam

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3421>

DOI : 10.4000/praxematique.3421

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1990

Pagination : 51-65

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Abdou Elimam, « Enjeux épistémologiques de la théorie du praxème », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 14 | 1990, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3421> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3421>

Abdou ELIMAM
URA-CNRS 1164 (Rouen)
INES-CP (Tlemcen, Algérie)

ENJEUX EPISTEMOLOGIQUES DE LA THEORIE DU PRAXEME

Pratiquement, il aura fallu attendre la baisse de régime de la Grammaire Générative et Transformationnelle pour que d'autres approches puissent enfin se faire entendre. Que ces dernières s'apparentent au courant énonciatif ou à la grammaire du texte, elles opèrent, en général, un retour critique sur le concept linguistique de phrase. La phrase n'étant plus perçue comme unité logique de signification, les questions du *sens* et de la *signification*, à leur tour, apparaissent comme problématiques. Ce sont donc les fondements même de la linguistique « moderne » qui font l'objet d'amendements et de reformulations, en rupture avec la quiétude offerte jusque là par les modèles structuralistes et post-structuralistes.

Pour sa part, l'approche praxématique, en s'élaborant dans ces marges méthodologiques et conceptuelles, ouvre de nouvelles voies pour une appréhension critique à la fois de l'unité de production du sens, mais également de la *langue*. L'une des principales innovations de la praxématique étant dans la production du concept de *praxème*, nous tenterons de montrer en quoi — et dans la mesure du possible, pourquoi — elle fait écho à des préoccupations analogues exprimées par d'autres courants. Cela nous conduira à signaler ce qui rapproche et distancie, en même temps, la praxématique d'autres approches en linguistique.

Nous tenons à signaler que les développements qui suivent n'engagent que nous-même en ce qu'ils témoignent d'un débat auquel nous prenons part avec nos propres sensibilités et nos points (très nombreux, il faut le dire) de convergence avec le projet praxématique. Il y aurait, selon nous, « du praxème dans l'air ».

I. STATUTS DE LA LANGUE ET PRAXEME.

Rappelons brièvement comment se formule le projet épistémologique initié par *Le Travail et la Langue* et en quoi le concept de *praxème* devient stratégique.

R. Lafont précise que pour lui :

« Le sens se distribue en sens-production, ou signifiance, et sens-produit, ou signification ; que la linguistique a pour tâche d'examiner l'un comme l'autre, de rendre compte du passage de l'une à l'autre, et de dénoncer le mouvement idéologique par lequel la signification écrase la signifiance, la rend inconnaissable, la contrôle et la « gèle ». (...) Il s'agit pour la praxématique de se situer négativement face au phénomène de la réification-essentialisation de l'activité humaine, initié historiquement par la rencontre d'une théologie et d'une phase mercantile de l'organisation des rapports de production ».

(*T.L.*, p. 123).

Le projet praxématique, en circonscrivant historiquement la séparation entre signifiance et signification, dénonce le fétichisme attaché aux produits-significations et se propose de retrouver le processus logico-historique de cette réification-essentialisation (c.f. le chapitre « *Réglage du praxème et marché du sens* », pp. 127-176). Cette séparation, donc, entre signifiance (« *mouvement de production du sens par une actualisation des moyens linguistiques* ») et signification est relayée par le principe de la « *non-contradiction pratique* » (contraintes propres aux systèmes linguistiques faisant le tri entre ce qui est

« acceptable » et ce qui ne l'est pas). Ce mouvement de l'**à-dire** au **dit** correspond à un réglage restrictif du praxème ainsi qu'à la distribution entre le légal et l'illégal. Ce fait social, dont les formes sont historiquement déterminées, pose de manière cruciale la question « *centrale en linguistique contemporaine, de la valeur linguistique et du langage marchandise* » (*id.ibid.*).

I. 1. Aliénation du sens et « sensure ».

Le passage de l'**à-dire** au **dit** et sa cristallisation sous des formes empiriques semble étrangement faire écho à la série des métamorphoses que subit le produit du travail sous sa forme marchandise. Le projet praxématique résume cette série de métamorphoses en posant d'emblée le renversement qui accompagne la généralisation du mode marchand.

Rappelons-en les jalons constitutifs.

« Le langage sert d'expression à un ensemble pulsionnel, il répond au besoin d'extériorisation des affects. Il s'accompagne ainsi d'une jouissance spécifique. » (*id.ibid*, p. 158).

C'est donc l'aspect valeur d'usage qui est avancé.

« La valeur d'échange est la forme de la valeur d'usage dès qu'on envisage la praxis dans ses implications sociales. (...) Inéluctablement le praxème, parce qu'il est praxème, présente la valeur d'usage sous la forme d'une valeur d'échange (...) Ce que nous appelons réglage du praxème, ou fonction pratique du langage, est l'automatique transformation, en tout acte de parole, de la valeur d'usage en valeur d'échange ». (p. 157-158)

Et encore :

« La mise de l'usage en forme d'échange a, dans le cas du praxème, un aspect intensément dramatique : l'aliénation du sens à l'ordre symbolique régnant dans la société ». (p. 158)

Là où la théorie marxienne introduit les notions d'aliénation universelle et de transsubstantiation, la praxématique, pour le domaine qui la concerne, introduit les notions d'aliénation du sens et de *Sensure*, selon le terme proposé par R. Lafont. La série de transsubstantiations opérées se répercute dans la société (au sens que lui attribue la sociologie) pour permettre :

- le passage du travail concret en son contraire, le travail abstrait ou plus précisément le travail social ;
- le passage de la valeur d'usage à la valeur d'échange ;
- le passage de l'individu en position de dépendance à l'individu indépendant et particulier ;
- le passage de la division sociale du travail communautaire à une division sociale du travail supra-communautaire.

1. 2. Cristallisation de la forme-langue.

Notons que ces métamorphoses finissent bien par se critalliser sous une forme « concrète », « matérielle ». A tel point qu'elles deviennent à la fois sensibles et supra-sensibles. Ces métamorphoses signalent donc de véritables séparations entre le matériel et ses formes. Le paradoxe est tel que les formes, en s'autonomisant, trouvent un ancrage dans un ailleurs et se posent en extériorités, sous la forme de rapports sociaux. Les formations langagières seront bien les dernières à échapper à cette large opération d'aliénation et de réification. C'est ainsi que nous concevons le passage des formations langagières à la langue-hypostase, cette langue qui se pose en extériorité et qui s'impose aux pratiques langagières.

« Il est possible de voir comment, en toute praxis linguistique, la valeur circulante définit un marché du sens, aux limites de cette circulation, et comment la réglementation de cette circulation marginalise le travail producteur, le refoule en conscience, au bénéfice d'une valeur reconnue. Le réglage du praxème revient à ceci que ne circulent plus que les produits reconnus.

Le sens devient marchandise. Le commerce entre les hommes, qu'assure le langage, est ainsi mis en rapport réciproque avec le commerce des marchandises matérielles, devenues valeurs abstraites ». (*TL* p. 159).

Dorénavant le langage n'est toléré que sous la *forme-langue* ; la valeur linguistique est désormais légitimée et son actualisation devra s'exprimer dans des rapports langagiers eux-mêmes légitimés. Mais si la langue est un rapport social des significations (réifiées) entre elles, c'est qu'elle cache et refoule un rapport entre les locuteurs. Forcément, l'actualisation de la langue ne peut se faire qu'en refoulement des opérations méta-langagières ; qu'en réalisation des seules formes que l'ordre symbolique dominant autorise. Ces formes légitimées sont le résultat d'une censure qui consiste en un tri entre le légal et l'illégal, le légitime et l'illégitime, le normal et l'anormal. Le débat sur le « grammatical et l'agrammatical » dans la linguistique dominante ne tient, malheureusement, pas compte de ces phénomènes de *SENSURE*.

Ces dernières formulations renferment un parallèle entre **Langage et Travail** ; le travail y est vu comme une activité manipulative-transformatrice, le langage comme praxis. Bien que tous deux participent à l'évolution / structuration des formations sociales et économiques, leur portée, par contre, n'est pas de même nature. Si le travail est producteur de valeur, le langage ne participe qu'à l'intégration sociale. C'est dans le passage historique des formations langagières spécifiques et locales au langage-marchandise unifié (comme peut l'être le marché) que nous pourrions dégager les spécificités respectives. Nous avons en tête l'avènement historique de ce que la linguistique moderne a désigné sous le concept — fort instable — de *LANGUE*.

Le flou du concept réside dans la confusion entre l'émergence historique d'un « code » unifié, d'une part, et la nature déterminée de ce même code, de l'autre.

— Ou bien la *langue* renvoie à la forme cristallisée (sous laquelle se fixe une nécessaire émergence sur la scène sociale) d'un système de codes unifié et normé. Et dans ce cas, elle

est toujours un corps *supra-communautaire* qui, par les exigences du marché national, doit s'imposer à l'ensemble des locuteurs. Ce qui en fait un relais privilégié pour la mise en place d'une politique de légitimation efficace facilitant l'exercice véritable du pouvoir. En même temps, elle ne peut faire son apparition historique que si le travail social est du travail égal et général et que le système monétaire « se saisit de la totalité du travail » (pour reprendre l'expression de K. Marx).

— Ou bien la *langue* renvoie à la notion de système où s'articulent sons et sens en vue de l'actualisation de la communication. Et dans ce cas elle ne peut être imperméable à ses déterminations socio-historiques.

1. 3. Le statut hypostatique de la langue.

La conclusion induite par le concept de langue ne peut donc être passée sous silence dans une perspective critique. C'est ce que l'analogie avec la théorie de la valeur nous a permis de débusquer. Nous avons pu montrer, ailleurs (Thèse d'état), qu'une telle analogie permet de dégager la particularité de cet ensemble de rapports sociaux qui viennent recouvrir, en les mystifiant, les rapports des personnes entre elles. L'illustration la plus parlante, dans un tel cadre, nous est offerte par la distinction entre l'argent en tant que prix et numéraire, d'un côté, et l'émergence d'une sphère de la circulation des significations, de l'autre. La langue apparaît alors comme synthèse de l'ensemble des synthèses discursives (sans pour autant en être la moyenne sociale) et c'est sa nature hypostatique qui en fait « un rapport de production idéologico-discursif » (ainsi que me l'a suggéré S.M. Barkat). Son efficace réside dans le fait qu'elle accompagne, voire devance, le processus de socialisation propre à la circulation marchande. C'est ce qui en fait quelque chose « d'idéal » (Vendryes), d'introuvable, tout en étant dotée d'un pouvoir impersonnel. Ce côté « neutre », impersonnel, a-historique de la langue-hypostase découle du fait qu'elle n'est pas à l'origine des contradictions idéologiques et sociales. Elle est, tout comme « *la transformation des objets utiles en valeurs (...), un produit de la société.* » (Marx, *Le Capital* L. 1, p. 70).

Le grammairien consciencieux qui va injecter de « l'action aux verbes », de la « souveraineté au sujet de l'action exprimée par le verbe » et autres fictions n'a pas une position critique sur l'état de transsubstantiation de ce système de codes. Il ne fait qu'orner un fétiche qui s'impose à lui (ainsi qu'aux autres locuteurs) comme une fantasmagorie, qui, répétons-le, tombe et ne tombe pas sous le sens. La Langue devient alors *essence* : c'est-à-dire, système de signes caractérisés par l'unité entre signifiant et signifié. Elle est aussi *phénomène* : c'est-à-dire système de codes qui va régler les relations entre les signes.

Un autre facteur de déstabilisation de cette quiétude théorico-idéologique dont s'est longtemps contentée la linguistique moderne peut être observé dans les retombées du traitement informatique des langues naturelles. En effet, les bouleversements introduits par les grands moyens de communication et l'universalisation de l'outil informatique contribuent largement à l'exacerbation de la contradiction constitutive de la langue (légitime). Cela semble d'autant plus sérieux que mêmes les organes de presse « grand public » se font de plus en plus l'écho des préoccupations des utilisateurs et de l'outil informatique et des langues naturelles (signalons entre autres *L'Express* du 19 mai 1989, plus particulièrement les articles : « *Le français se parle au futur* » et « *La puce n'est pas si savante* »). Le traitement automatique « du langage naturel » (comme disent les informaticiens), T.A.L.N., rencontre des difficultés d'ordre linguistique et non pas informatique. En effet la logique informatique ne saurait s'accomoder de celle prévalant dans les manuels de grammaire ou de linguistique dont regorge le marché.

1. 4. Du sens à la signification : le praxème.

Toute production langagière est à la fois physiologique et symbolique. Elle n'acquiert de validité — toute restreinte soit-elle — que si elle parvient à se fixer sous forme d'une signification. En d'autres termes, toute production langagière, pour pouvoir se fixer sous forme de signification doit être porteuse « *d'indices de valeur* » (Volochnikov). Or, ces

indices de valeur ne peuvent — nécessairement — s'actualiser que dans un support tiers. Si l'on devait dire, d'emblée, que cet indice n'est que le sémantisme visé, nous quitterions la sphère de production en général pour ne considérer qu'un « déjà-là » socialement forgé et cristallisé sous des formes particulières. Nous suivrons, en l'occurrence, l'indication de Volochinov pour qui, « *l'indice de valeur est par nature inter-individuel* ». (*Le Marxisme et la Philosophie du Langage* (1929), 1978, p. 43). Cela signifiera pour nous que la communication verbale en général renvoie à des processus symboliques qui médiatisent les relations inter-individuelles. L'évidence même qu'il n'y a de production de significations qu'à partir des relations inter-individuelles finit par être quelque chose qui à la fois tombe et ne tombe pas sous le sens : « *Il ne suffit pas de mettre en présence deux homo sapiens pour que naissent des signes* » rappelle Volochinov pour préciser que les indices en question doivent nécessairement « *être socialement organisés* ».

La critique de l'essentialisation et réification du sens se devait par conséquent de dénoncer la quiétude idéologique que couve la notion de signe. Une telle critique ne pouvait déboucher que sur l'appréhension de l'instrument qui produit le sens, sans toutefois le confondre avec le sens lui-même, « *comme il faut distinguer l'outil et son effet* » (TL p. 27). D'où l'émergence du **praxème** qui « *n'est pas « doué d'un sens »*. *Il est l'unité pratique de production de sens, ce qui est fort différent* ». « *L'essentialisation du produit est par conséquent remplacée par un programme de production* » (p. 118).

2. APPROCHES PARALLELES A LA PRAXEMATIQUE.

Les approches critiques dont les préoccupations sont parallèles au projet praxématique se font de plus en plus nombreuses. Cela n'est pas étonnant en soi, si l'on considère que le processus de réification-essentialisation est inscrit dans le mouvement historique des sociétés. Cependant, la diversité de formulation de ces préoccupations théoriques parallèles

nous semble achopper sur, précisément, la dimension stratégique inaugurée par la praxématique (après la longue hibernation des travaux de Volochinov).

2. 1. L'économie linguistique et sa critique.

L'analogie avec la théorie de la valeur, par exemple, a souvent été reprise (S. Latouche 1973 ; F. Rossi-Landi 1983 ; U. Eco 1979 ; P. Bourdieu 1982, J. Habermas 1976 et 1979 ; J.P. Faye 1973 — pour n'en mentionner que quelques-uns) pour ne déboucher, en général, que sur une sorte d'*économie politique de la langue*. Cela nous paraît d'autant plus paradoxal que l'inspiration marxienne aurait dû déboucher sur une *critique de l'économie linguistique* ! Essayons de voir pourquoi.

En prenant consistance et forme, la médiation « langue-institution » finit par occuper la sphère des échanges langagiers qu'elle a pour mission de réguler jusqu'à s'y substituer. Lorsque ce mécanisme se généralise (à l'ombre du processus d'intégration étatique), il prend la forme de la **distribution sociale de la parole**. La langue apparaît, dès lors, comme un **marché linguistique** répondant aux lois de l'échange (inégal) et de la distribution sociale. Notons que si la notion de marché linguistique permet d'appréhender ce que P. Bourdieu (1982) appelle une « économie des échanges symboliques », elle n'en reste pas moins représentative d'une **hypostase** dont l'autonomisation structurelle peut refléter, de manière spécifique, des « rapports de pouvoir symbolique ». C'est en restituant le processus historique de sa « transsubstantiation », selon le mot d'Engels, qu'il est possible de percevoir les limites de ses effets d'« éternisation » formelle. La reconnaissance d'un tel état de fait (historiquement déterminé) ne nous dispense pas, bien entendu, de penser, d'analyser et de critiquer la **langue** de la linguistique dominante dans le cadre d'une économie (politique) linguistique déterminée par un **mode de production langagier**. De même que la monnaie, en s'autonomisant et en se libérant de son support matériel initial, apparaît comme le « nerf de bœuf » de la sphère des échanges, la langue-hypostase reflète ces

métamorphoses socio-historiques qui la font accepter comme un lieu de « luttes de places » (F. Flahaut, 1978). D'ailleurs, une telle conception de la langue ne fait que valider sa nature essentiellement **impersonnelle** ; elle est ce lieu d'où tout sujet (avec petit « s ») est toujours-déjà exclu. Elle apparaît comme la langue de la raison (d'Etat !), mais une raison auto-réflexive. Et lorsque les retombées idéologiques de l'approche topographique de la théorie de la diglossie font dire que les langues minorées ne sont propres qu'à exprimer l'affectif et l'irrationnel, c'est bien parce que l'étalon présupposé est la langue-hypostase. En réalité ce n'est sans doute pas la maîtrise des formes légitimes de l'expression qui confère du pouvoir, fût-il que symbolique, mais bien la jouissance du pouvoir (économique et politique) qui trouve à se manifester sous les formes d'expression de la légitimité. C'est en cela qu'elle est repérable — formellement. C'est d'ailleurs ce que P. Bourdieu (1982) finit par dire lorsqu'il reproche à la linguistique pragmatique de confondre les actes illocutionnaires et « leurs conditions sociales de réussite » (p. 71). Ce qui nous renvoie au procès de régulation / réglage du sens.

2. 2. La langue, « illusion pratique ».

Il ne nous semble pas exagéré de dire que la théorie du praxème n'a pu s'élaborer, dans ses formulations propres, qu'à partir du moment où la langue hypostasiée entre en crise. La forme-langue conservée et fétichisée par l'institution politique (le cas du français étant à la limite de la caricature) révèle ses propres limites. Là se dévoile la nature de produit fini dont sont affublées les significations sociales. Une contradiction pratique apparaît alors entre cette situation d'essentialisation-réification, d'une part, et la nécessaire praxémisation de l'activité socio-culturelle de l'autre. En prenant ancrage dans le processus de signifiante, la théorie du praxème contribue à percer le voile dont s'entourent les mécanismes de **sensure**. Cela n'est possible que par la dénonciation lucide de la langue en tant qu'imbrication de divers statuts sous une unité socio-idéologique. C'est cela qui fait apparaître la langue comme une réalité à la fois illusoire et matérielle.

Si ce phénomène a été à l'origine de la théorie linguistique moderne, il devient, de nos jours, une contrainte épistémologique. Cependant, dans ses effets idéologico-discursifs, la langue pose problème au point que certains chercheurs se demandent si elle n'est pas simple illusion ... perdue.

C'est le cas de M. Pêcheux (*La langue introuvable*, 1981), qui reproche au linguiste de « céder sur le réel de la langue, son objet propre, pour s'abandonner aux réalités psychosociologiques des actes du langage (...) ».

Une telle remarque se trouve justifiée par le fait que

« Si l'objet de la linguistique consiste dans le double fait qu'il y a de la langue et qu'il y a des langues, il lui faut penser le moment de sa division. C'est d'ailleurs ce qu'image Babel : le mythe présente la division des langues en coïncidence avec le commencement de l'Etat, du droit, des sciences et de la jouissance sexuelle ... donc avec le commencement d'un impossible retour au paradis perdu, contemporain de cette même perte ».

Un point de vue très voisin de celui de M. Pêcheux se trouve développé par R. Harris (*The language machine*, 1981) et enrichi dans une publication plus récente (*The language myth*, 1987) que nous signale l'auteur dans une correspondance privée. R. Harris défend l'idée que les sociétés contemporaines, sociétés préoccupées par la communication sociale, en arrivent à une sorte d'auto-réflexivisation qui nourrit le mythe de la langue, voire du langage. Ce mythe se trouve soutenu et perpétué par les théoriciens du langage qui font « autorité », et cela en contradiction et au détriment de la réalité des pratiques langagières quotidiennes.

« The language myth in its modern form is a cultural product of post-Renaissance Europe. It reflects the political psychology of nationalism, and an educational system devoted to standardising the linguistic behaviour of pupils. But its roots go much further back in the Western tradition.

The language myth is the product of two interconnected fallacies : the telementational (i.e. la correspondance exacte entre le mot et l'idée, A.E.) and the determinacy (i.e. la fixité du code autorisant la télémentation, A.E.) fallacy. The telementational fallacy is a thesis about the function of language, while the determinacy fallacy is a thesis about the mechanism of language. » (p. 9).

Nous reconnaitrons chez ces deux auteurs des préoccupations très voisines de celles que nous avons formulées plus haut, notamment lorsque nous avons souligné la série de métamorphoses socio-historiques. Nous pensons plus particulièrement à ce moment où émerge la langue-hypostase. Cela étant, nous pensons que la division en question n'oppose pas *la langue aux langues*, mais une formation langagière donnée à sa forme réifiée ; soit une valeur d'usage opposée aux formes que prend sa valeur d'échange. C'est même cela qui fonde historiquement la possibilité du « mythe », ce que nous appellerons une illusion pratique à la suite de K. Marx.

2. 3. Linguistique de la langue vs Linguistique de la parole.

L'approche praxématique des phénomènes langagiers fait fond sur le processus de réglage du praxème. L'unité de sens puissanciel est pistée dans son parcours discursif pour y repérer la visée d'univocité qui y est imprimée. L'approche « technique » prend en considération l'articulation des unités de sens à partir des matériaux (allégés de sens) disponibles en parapraxèmes et en métapraxèmes. On pourrait retrouver des préoccupations analogues chez certains linguistes qui s'efforcent d'élaborer des modèles théoriques permettant de rendre compte des phénomènes langagiers de manière dynamique.

Nous pensons en particulier à l'approche « psychomécanique » qui se veut développer et perpétuer les innovations théoriques inaugurées par G. Guillaume. La praxématique ne cache pas sa dette envers le guillamisme qui a pu, de manière très pénétrante, théoriser la

dynamique de la production verbale à partir de la tension offerte par le passage du *sens puissanciel* vers le *sens actualisé*. Cependant une telle pensée théorique reste prisonnière de la conception abstraite et a-historique de la langue. Le système « langue » est très souvent substitué à une autre abstraction qui est, en fait, le langage. C'est de là que provient cette tendance à ne considérer la langue-système que comme un lieu idéal axiomatique.

Il nous semble reconnaître ce type de « malaise théorique » dans certaines approches dynamiques de la production de sens impliquant une activité énonciative. Nous pensons aux travaux de A. Culioli et de H. Adamczewski, plus particulièrement. Bien que non réductibles à nos présentes remarques, de telles approches nous semblent limitatives en cela qu'elles s'accommodent de la conception essentialisante de la langue comme unité théorique axiomatique. Cela étant, ces approches offrent des perspectives heuristiques d'une portée exceptionnelle en ce qu'elles se fixent pour objectif d'appréhender les phénomènes de langage à partir des langues particulières. C'est ce qui explique, notamment chez H. Adamczewski, une prédominance contrastive. Ce sont les statuts des énoncés, perçus à partir de *traces d'opérations métalinguistiques* (en praxématique cela revient à repérer les traces de parapraxèmes et métapraxèmes), qui intéressent le chercheur. Il s'agit bien d'une approche dynamique, et qui plus est, inter-langue, mais qui ne saisit les lexèmes qu'en tant que « paquets de sens ». L'auteur de ce texte, ayant été formé à ces deux dernières approches, peut témoigner de l'absence stratégique de la théorie du praxème dans une approche qui se veut unifiante. Mais si le praxème n'y est pas formulé, son appréhension reste cependant mesurable (cf. bibliographie H. Adamczewski et C. Delmas, en particulier).

Est-ce à dire que la seule voie réside dans une reconversion d'une linguistique à une linguistique de la parole ? La formulation est en soi ambiguë. En effet vouloir restituer le système de langue à partir des productions effectives de locuteurs effectifs engage à des démarches et procédures différentes de celles qui viseraient à confirmer (ou infirmer) des

productions effectives à l'aune du système de langue. Dans le premier cas on se situerait dans une linguistique de la parole et l'on validerait le système de langue, après coup. Dans le deuxième cas on serait dans une linguistique de la langue. Dans les deux cas de figure, le risque encouru est d'admettre l'axiome « système de langue » sans recul critique. C'est pourquoi il ne peut s'agir d'adhésion principielle, mais bien d'une refonte méthodologique et conceptuelle. Cependant le malaise théorique qui favorise le passage à une linguistique de la parole peut être salutaire. C'est du moins ainsi que nous interprétons les déplacements opérés, dans la dernière période, vers non plus une linguistique de la phrase, mais une linguistique du texte. C'est également ce qui transparaît dans les dernières moutures des travaux de N. Chomsky (1987).

3. REGLAGE DU SENS : CONVERGENCES PROGRAMMATIQUES

Les ouvertures épistémologiques initiées par la praxématique révèlent des préoccupations contemporaines des approches textuelles, énonciatives et prédicatives de la production de sens. Elles témoignent, en même temps d'apports originaux qui gagneraient à être réinvestis. Cependant une telle entreprise engage à de sérieuses révisions méthodologiques et conceptuelles. La profondeur de la percée théorique du praxème prend toutefois, dans certaines de ses formulations actuelles, le risque d'un déplacement théorique qui la cantonnerait à une simple reformulation de la sémantique structurale augmentée d'une profondeur historique. Le praxème n'est pas tout à fait un conglomerat sémique dont l'actualisation s'opère par un tri binaire. Il est — selon nous — surtout symptôme de régulation d'un ordre qui englobe et l'assujettit, celui de la langue-hypostase. S'il se présente sous le clivage « *valeur d'usage / valeur d'échange* », il n'est en soi, que configuration métonymique, forme de représentation, d'une rupture constitutive de la réification linguistique. En fait, c'est parce que la langue, en tant que valeur « tout court », est une entité dédoublée en valeur d'usage et valeur d'échange, que le praxème apparaît sous la forme de la négation de la négation ou IPSUM. Il est configuration d'illusion pratique.

Si le praxème n'est pas un « paquet de sèmes » — toujours — menacé d'isotopie, il ne peut être que praxis enregistrée en logosphère et que seul le procès d'actualisation répercutera en effets de sens. C'est par conséquent dans le procès d'actualisation que le praxème trouve sa pleine et entière validité théorique et méthodologique. Son appréhension ne peut être perceptible qu'à partir du mécanisme de son réglage ; d'autant que c'est à ce même mécanisme qu'il doit sa réalisation, son actualisation en discours (c'est-à-dire dans l'interprétation, ou mieux encore, dans l'actualisation d'un rapport intersubjectif). Le plus gros du travail à effectuer en ce domaine, celui du réglage discursif du praxème, reste encore à faire. C'est d'ailleurs là le principal point de convergence entre les approches parallèles que nous avons mentionnées.

Le praxème est avant tout pré-texte moulé dans un ensemble qui le propulsera vers un sens produit, un texte.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Adamczewski H.,	<i>Grammaire linguistique de l'anglais</i> , A Colin, 1982.
Bourdieu P.,	<i>Ce que parler veut dire</i> , Fayard, 1982.
Chomsky N.,	<i>La nouvelle syntaxe</i> , Seuil, 1987.
Culioli A.,	<i>Transcription du séminaire de D.E.A.</i> , Paris VII, D.R.L., 1976.
Delmas C.,	<i>Structuration abstraite et chaîne linéaire en anglais contemporain</i> ,
S.L.P., 1987.	
Eco U.,	<i>A theory of semiotics</i> , Indiana University Press, 1979.
Faye J.P.,	<i>La critique du langage et son économie</i> , Paris 1973.
Flahaut F.,	<i>La parole intermédiaire</i> , Seuil, 1978.
Habermas J.,	<i>Connaissance et intérêt</i> , Paris, 1976.
	<i>Communication and the evolution of society</i> , Boston, 1979.
Harris R.,	<i>The language myth</i> , Duckworth, 1981.
	<i>The language machine</i> , Duckworth, 1987.
Lafont R.,	<i>Le travail et la langue</i> , Flammarion, 1978.
Latouche S.,	« Linguistique et économie politique », in <i>L'homme et la Société</i> , n 28, 1973, pp. 51-70.
Marx K.,	<i>Le capital Livre 1</i> , Editions sociales, Paris 1977.
Pêcheux M.,	<i>La langue introuvable</i> , Paris, 1981.
Rossi-Landi F.	<i>Il linguaggio come lavoro e come mercato</i> , Bompiani, 1983.
Volochinov V.N.	<i>Le marxisme et la philosophie du langage</i> (1922), Paris, 1978.